

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for filming. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of filming, are checked below.

L'Institut a microfilmé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de filmage sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers/
Couverture de couleur
- Covers damaged/
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated/
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing/
Le titre de couverture manque
- Coloured maps/
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black)/
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations/
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material/
Relié avec d'autres documents
- Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin/
La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la marge intérieure
- Blank leaves added during restoration may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from filming/
Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été filmées.
- Additional comments:
Commentaires supplémentaires:

- Coloured pages/
Pages de couleur
- Pages damaged/
Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated/
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached/
Pages détachées
- Showthrough/
Transparence
- Quality of print varies/
Qualité inégale de l'impression
- Continuous pagination/
Pagination continue
- Includes index(es)/
Comprend un (des) index
- Title on header taken from: /
Le titre de l'en-tête provient:
- Title page of issue/
Page de titre de la livraison
- Caption of issue/
Titre de départ de la livraison
- Masthead/
Générique (périodiques) de la livraison

This item is filmed at the reduction ratio checked below: /
Ce document est filmé au taux de réduction indiqué ci-dessous.

10X	12X	14X	16X	18X	20X	22X	24X	26X	28X	30X	32X
						/					

LA

SEMAINE RELIGIEUSE

DE QUÉBEC

SOMMAIRE

Conférence de Mgr Bégin à la Basilique, 529. — Quand le jour baisse, 531. — Les Religieuses en Italie, 535. — La colonisation dans l'Ouest canadien, 538. — Les Religieux, 539. — Un décret de la S.-C. des Rites, 539. — Promenade dans l'Alaska, 439. — Le transformisme, 542. — Le courrier du livre, 544. — A l'index, 544. — Calendrier, 544. — Memento hebdomadaire, 544.

Conférence de Mgr BÉGIN à la Basilique

LA CATHOLICITÉ ET L'APOSTOLICITÉ DE L'ÉGLISE

Après avoir résumé en quelques mots ses précédentes instructions sur l'Unité et la Sainteté de l'Eglise catholique, l'éminent orateur a abordé les deux autres notes distinctives de la société spirituelle fondée par Jésus-Christ, c'est-à-dire la catholicité et l'apostolicité.

Les prophètes, dans leur langage imagé, nous avaient déjà représenté la future Eglise du Christ comme une étoile destinée à briller sur toutes les nations. Le Sauveur, en confiant aux apôtres leur mission religieuse, leur dit expressément : "Evangélisez toute créature." "Enseignez toutes les nations."

C'est que la vraie Eglise doit être catholique, c'est-à-dire universelle dans l'espace et dans le temps, elle doit franchir toutes les frontières, comme aussi traverser tous les siècles.

Quoi de plus rationnel ? La religion n'est-elle pas l'expression vraie des rapports intimes, essentiels qui unissent l'âme à Dieu ? Or, ces rapports (quoi qu'en disent certains écrivains) ne sauraient changer, car d'un côté Dieu est immuable et de l'autre l'âme humaine éprouve partout les mêmes aspirations divines, le même besoin de l'infini.

Voyons maintenant, a dit l'orateur, si la catholicité convient véritablement à l'Eglise romaine et ne convient qu'à elle seule. — Dès les temps apostoliques, la foi était déjà annoncée par toute la terre. Pendant que l'empire romain se rétrécissait chaque jour sous la poussée irrésistible des barbares, le catholicisme, obéissant à une poussée plus haute et plus sainte, pénétrait chez ces barbares eux-mêmes et en faisait bientôt des adorateurs du vrai Dieu. Le missionnaire catholique a sillonné le monde en tout sens ; il est de tous les temps et de tous les pays, prêchant partout la même foi et dispensant partout les mêmes sacrements.

Quel contraste avec les Eglises dissidentes ! Cette universalité ne se retrouve ni sous les dômes du schisme grec, ni dans les temples de Luther et de Calvin. Le schisme et l'hérésie ont fondé des églises nationales, mais non une Eglise catholique et universelle. La diversité même de tant de sectes est la négation de ce caractère propre à l'œuvre sociale et religieuse du Fils de Dieu.

Il faut en dire autant de l'Apostolicité, autre condition de la vraie Eglise. — "Celui qui vous écoute m'écoute," a dit Notre-Seigneur à ses apôtres : "Celui qui vous méprise, me méprise. En prononçant ces paroles, il posait les bases de l'apostolicité c'est-à-dire de cette unité hiérarchique qui fait que les pasteurs de n'importe quelle époque peuvent remonter par une chaîne non interrompue jusqu'aux apôtres, jusqu'à Notre-Seigneur lui-même. — Dans la société civile, n'exige-t-on pas des chefs ou des fonctionnaires les titres officiels qui en constituent l'autorité ou en légitiment les fonctions ? Ainsi en est-il de l'Eglise et de ses ministres, lesquels n'ont de pouvoir véritable que celui qu'ils tiennent de l'autorité souveraine demeurée la même à travers toutes les vicissitudes des siècles.

Or seule l'Eglise romaine est vraiment apostolique, en se rattachant par une succession constamment soutenue de ses évêques et de ses pasteurs au centre primitif de la catholicité établi par Jésus-Christ. Le schisme date de temps postérieurs, on peut assigner les origines du protestantisme et de n'importe quelle hérésie en fixant la date relativement récente des révolutions religieuses qui ont éclaté dans le cours des âges.

Mgr l'Archevêque a terminé ce brillant exposé de la doctrine catholique sur les notes de l'Eglise par quelques remarques pratiques du plus haut intérêt.

Nous avons, dit-il, d'importants devoirs à remplir vis-à-vis de l'Eglise. — Le premier est une fidélité inviolable, une soumission empressée et filiale à ses enseignements et aux directions de ses pasteurs. — Le second est un amour ardent, effectif pour cette mère de nos âmes. Sachons lui donner une place d'honneur au foyer de la famille et dans la société; combattons vaillamment pour le triomphe de ses intérêts et la défense de ses droits. N'imitons pas ces chrétiens lâches ou indifférents prêts à tout céder, ni ces catholiques timides se croisant les bras en face du danger, ou se contentant de lever vers le ciel des yeux pleins de larmes. Comme aux temps des luttes héroïques de nos ancêtres, il y a aujourd'hui de nombreux ennemis qui nous menacent: l'erreur, l'indifférentisme, le servilisme honteux, l'hypocrisie, l'astuce. Consacrons à l'Eglise, dans de nobles combats, nos talents, notre temps, notre santé elle-même. — Enfin, un troisième devoir s'impose à tous les vrais catholiques: c'est de se mettre en garde contre la littérature de toute sorte qui, de nos jours, soit par la presse, soit par les romans, soit par les théâtres tente d'impoisonner les âmes; c'est de fuir les sociétés défendues ou dangereuses pour la foi et les mœurs, etc., etc.

En terminant cette pâle analyse des remarquables conférences de S. G. Mgr l'Archevêque, nous osons exprimer l'espoir qu'une autre année nous procurera le bonheur d'entendre, dans une nouvelle série d'instructions, cette parole à la fois si docte, si persuasive et si captivante.

Quand le jour baisse

I

C'était le jour à jamais mémorable, dont nous venons de célébrer le glorieux anniversaire, et qui vit s'accomplir l'un

des plus prodigieux événements de l'histoire — la résurrection de Jésus-Christ.

Le soleil déclinait à l'horizon, et les ombres des grands édifices de Jérusalem s'allongeaient lentement, traversaient le torrent de Cédron, et gravissaient la pente du mont des Oliviers. Les rues de la grande ville étaient encore pleines de mouvement et de bruit; mais les innombrables pèlerins que les fêtes de Pâques y avaient attirés, en sortaient par caravanes dans toutes les directions, et regagnaient leurs foyers.

Sur la route d'Emmaüs, deux disciples de Jésus cheminaient tristement, tournant le dos à la ville déicide. Ils y étaient venus quelques jours auparavant plein de confiance dans l'avenir, et d'aspirations ambitieuses, convaincus que leur maître allait accomplir de grandes choses, triompher de ses ennemis et rétablir le royaume de Juda.

Mais de quels tristes événements ils avaient été témoins!

Le grand prophète, le maître merveilleux qui les avait entraînés à sa suite, celui que les Prophètes avaient annoncé et qui avait prouvé sa mission par de si grands miracles, l'homme extraordinaire qui s'était proclamé lui-même le Messie, le roi des Juifs, le Fils de Dieu, avait été arrêté, traîné devant les tribunaux, condamné à mort comme un vulgaire scélérat, conduit au Calvaire et crucifié entre deux voleurs! Depuis trois jours il gisait dans son tombeau!

Ah! quel renversement de tous leurs rêves! Quelle désespérance profonde! Quel sombre avenir s'annonçait pour leur pays, pour leurs familles, pour eux-mêmes!

Tout absorbés par leur affliction, ils marchaient nonchalamment, échangeant leurs tristes impressions, lorsqu'ils furent abordés tout-à-coup par un voyageur inconnu.

— Eh! De quoi donc vous entretenez-vous? demanda ce nouveau compagnon de route.

— Etranger, répondit Cléophas, l'un des deux disciples, êtes-vous donc seul à ignorer les grands événements qui viennent de s'accomplir à Jérusalem?

Et il se mit à lui en faire le récit.

Mais bientôt tous deux s'aperçurent que l'inconnu en savait bien plus long qu'eux-mêmes. Car il se mit à commenter les Ecritures et à leur expliquer comment toutes les prophéties s'étaient accomplies en ce Jésus dont ils déploraient la mort tra-

gique. Bientôt il prit un ton d'autorité pour leur reprocher leur lenteur à comprendre et à croire, et sa forte parole leur rappela celle du Maître regretté.

Un charme vainqueur les gagna peu à peu. Leur cœur s'échauffa, mais leurs yeux restèrent fermés ; et quand ils arrivèrent à leur maison, ils ne voulurent pas le laisser aller.

— Le jour baisse, dirent-ils, demeurez avec nous.

Jésus entra, et quand ils furent à table, il prit le pain, le rompit et leur présenta en prononçant les paroles de la Cène.

A l'instant même leurs yeux s'ouvrirent ; mais à peine l'eurent-ils reconnu qu'il disparut à leurs regards.

II

Ce simple récit est un des plus touchants épisodes de la vie de Jésus ; et il se retrouve dans un grand nombre de vies humaines.

Combien d'hommes, au matin de la vie, courent vers Jérusalem pour prendre part à ses fêtes, pour réaliser leurs rêves et satisfaire leurs ambitions ! C'est le plaisir, c'est la gloire, c'est la puissance, ce sont les biens de ce monde qu'ils vont y chercher.

Mais bientôt le soleil décline à l'horizon, le jour baisse, et ils s'en reviennent de Jérusalem las et attristés.

Tous leurs rêves de bonheur ou de puissance se sont évanouis. Toutes leurs espérances ont été déçues. La gloire acquise n'a été elle-même qu'un vain bruit. L'or si laborieusement gagné s'est changé en un plomb vil. Les phares lumineux qui jalonnaient leur route se sont éteints, et ils sont tombés dans l'obscurité. Les hommes puissants, les génies, auxquels ils avaient lié leurs destinées, sont déçus !

Et ils reviennent de Jérusalem quand le jour baisse, abattus, pliés sous le poids de leurs désillusions et de leurs misères !

C'est le soleil de la vie qui décline. Ils sont éteints les feux de l'aurore. Elles sont fanées les illusions de la jeunesse. Les forces du corps ont diminué ; les facultés de l'esprit sont affaiblies. Le jour baisse.

C'est alors que le seul vrai ami de l'homme, l'ami des temps sombres, l'ami des derniers jours, s'approche d'eux, sans se faire connaître, et leur parle de Dieu.

Il leur rappelle les naïves croyances de leur enfance. Il leur explique les grands mystères de la vie et de la mort. Il leur annonce la résurrection et les bonheurs d'une vie future.

Peu à peu le langage de ce mystérieux inconnu réchauffe leurs cœurs, et comme les bruyants amis d'autrefois les ont abandonnés, ils se plaisent de plus en plus en sa compagnie, jusqu'à ce qu'ils arrivent à Emmaüs, le pays natal, l'humble village où s'est écoulée leur enfance, et où rayonnaient les lumières de la vie.

— Demeurez avec nous, disent-ils alors à l'aimable inconnu, le jour baisse.

Et l'inconnu entre sous leur toit. Il s'assied à leur table; mais ce n'est toujours qu'à la fraction du pain qu'ils reconnaissent enfin ce Jésus qu'ils croyaient mort, et qui est vivant.

III

Aux portes de Québec, comme à quelques stades de Jérusalem, s'élève un bourg d'Emmaüs, vers lequel s'acheminent, quand le jour baisse, de nombreux pèlerins de cette vie.

Tout le jour, ils courent à leurs affaires, poursuivant des rêves plus ou moins impossibles, séduits par des visions plus ou moins illusoires, se croyant toujours près d'atteindre je ne sais quel bonheur qui fuit sans cesse, ou qui s'évanouit comme un mirage.

Mais quand le soleil décline, ils sont las. Ils ont besoin d'air, de repos et de solitude. Ils s'arrachent à l'agitation, au bruit, à la fièvre des affaires et de la spéculation. Ils tournent le dos à la ville, à la foule, à leur labeur pénible et décevant, et ils gravissent lentement, en suivant la Grande Allée, les hauteurs qui dominent la cité de Champlain.

Hélas! Combien portent sur leurs épaules, courbées avant l'âge, le poids de leurs revers et de leurs mécomptes! Combien souffrent d'autant plus qu'ils répondent par les murmures de la révolte aux coups répétés de la fortune! Combien voient leur vie assombrie par d'inoubliables deuils!

Et pendant qu'ils cheminent tristement, songeant comme les disciples d'Emmaüs aux chères affections que la mort a brisées, aux naufrages de fortune ou de gloire dont les épaves flottent encore sur la mer du passé, le jour baisse, et l'ombre descend.

Mais voici qu'une cloche vient soudainement tinter à leurs oreilles, et que le profil d'un monastère et d'un temple se dessine sur l'azur du firmament.

Quelle est donc cette voix qui descend des hauteurs? Et qui donc habite cette demeure dont les coupes se dressent vers les cieux?

O promeneurs absorbés par vos projets ou vos chagrins, passants distraits ou croyants, arrêtez-vous à l'entrée de ce portique grand ouvert. C'est la maison du Consolateur mystérieux qui conversait avec les disciples sur le chemin d'Emmaüs ; et le son de cette cloche qui frappe vos oreilles, c'est son esprit qui parle à votre cœur !

Il vous interroge, comme il interrogeait ses compagnons de route, sortant de Jérusalem. Il vous demande le récit de vos tristesses et de vos épreuves. Mais il est aujourd'hui plus fortuné qu'alors, et c'est lui qui vous offre l'hospitalité en disant : — " Le jour baisse, et vous êtes las : entrez et reposez-vous. Venez vous asseoir à ma table toujours servie, et quand vous aurez mangé le pain que je vous donnerai, vous me reconnaîtrez. Vos yeux s'ouvriront aux clartés du ciel ; et disant adieu aux affections du passé laissant les morts ensevelir leurs morts, vous vous attacherez aux choses qui ne meurent point. . . . "

Faut-il, mon cher lecteur, ne voir qu'une œuvre d'imagination dans les lignes qui précèdent ? — Non, certes. Les points de ressemblance ne manquent pas entre les disciples d'Emmaüs et ceux d'entre nous qui subissent tour à tour les rudes épreuves et les désenchantements de la vie.

Mais les similitudes entre la route d'Emmaüs et le chemin St-Louis sont encore plus remarquables. C'est que l'une et l'autre sont la promenade favorite des citadins lassés qui recherchent l'isolement et le repos. C'est qu'il y eut à Emmaüs un humble toit qui fut, après le Cénacle, le premier temple du Très-Saint-Sacrement sur la terre. C'est qu'il y a aujourd'hui sur les hauteurs du chemin St-Louis une vaste église où le Très-Saint-Sacrement est constamment adoré, et dont la porte hospitalière est toujours ouverte à toutes les âmes fatiguées des luttes de la vie.

A. B. ROUTHIER.

Les Religieuses en Italie

Voici des faits, quelques-uns entre mille, rapportés par le Directeur de l'Œuvre :

" Une communauté nous écrivait que dès le coucher du soleil, les religieuses se retirent dans leurs cellules, où elles passent toute la soirée comme la nuit, dans l'obscurité la plus complète. Savez-vous pourquoi ? Parce qu'elles n'ont que juste le moyen

de se procurer l'huile nécessaire pour la lampe du Saint-Sacrement....

La supérieure d'une autre communauté nous demandait, au mois de mars dernier, une aumône, afin de pouvoir offrir quelques œufs à une religieuse poitrinaire presque incapable de supporter d'autres aliments. Une autre sollicitait quelques secours, afin de donner une tasse de bouillon à deux de ses sœurs atteintes de pneumonie : elle n'avait pas le sou pour se procurer un peu de viande.

Une autre écrivait d'un monastère de l'Ombrie : " J'écris les larmes aux yeux. Mes filles me montrent leurs robes toutes déchirées ; et je n'ai pas un morceau d'étoffe à leur donner pour les raccommoder. Elles me disent : Ecrivez à notre Père bienfaiteur de venir à notre aide. Je n'en avais pas le courage, car si souvent déjà j'ai dû recourir à votre charité. Personne n'a pitié de nous. Je ne puis plus rien acheter à crédit, tout le monde veut être payé comptant, et je ne sais comment sortir d'embarras. Oh ! mon Père, si vous saviez comme notre misère est grande ! mais c'est la volonté du Seigneur, qu'il soit béni. "

Une communauté, chassée de son antique monastère, pour passer dans une maison d'un Ordre différent, nous annonce en ces termes la mort de l'abbesse : " Je ne puis vous exprimer notre douleur. La Révérende Mère est morte consumée par le chagrin, mais toute résignée à la volonté divine. Sa mort fut celle d'une sainte. Elle est heureuse ; mais elle nous a laissées dans une mer d'afflictions. Depuis quatre mois que nous avons quitté notre maison, deux religieuses sont mortes ; cela fait deux pensions de moins. Il ne reste plus que six religieuses pensionnaires, toutes âgées et malades. Comment en serait-il autrement, au milieu de tant de souffrances ? Fiat, fiat ! Espérons que le Seigneur nous en tiendra compte dans son saint paradis. Mon Père, nous vous en supplions, ne nous abandonnez pas ; notre misère est extrême. "

Une communauté des Marches en est réduite à désespérer de son pain quotidien ; elle va se dissoudre : mais tout à coup elle reprend confiance, repousse une telle pensée et par sa supérieure nous écrit ces lignes : " Oui nous accepterons tous les sacrifices, nous avons voué la pauvreté, nous sommes les épouses de Celui qui, né pauvre et mort pauvre pour nous, a, par son exemple, fortifié notre faiblesse : par amour pour lui nous vivons pauvres.

volontiers. En vérité, je vous le dis avec complaisance, en vérité, mes religieuses souffrent dans la paix, dans la joie même, les privations les plus grandes, soit dans le vivre, soit dans le vêtement. Que de fois je me sens émue jusqu'aux larmes, en voyant tant de générosité à souffrir pour JÉSUS-CHRIST ! Toutefois, je l'avoue, car rien n'est plus vrai, souvent mon cœur saigne ; souvent je voudrais me mettre en pièces pour alléger leurs peines. Attribuez à ces sentiments l'importunité des instances, des prières, que je vous ai adressées, mon Révérend Père. D'ailleurs, les liens de la charité nous tiennent si fortement unies ensemble que ni la faim, ni la soif, ni la nudité, ni aucune autre disgrâce ne pourra nous séparer de Notre-Seigneur. Celui qui nourrit les petits oiseaux, pourvoira certainement à la subsistance de ses épouses : une telle espérance n'abandonnera jamais nos cœurs."

Le 7 décembre, la supérieure d'une communauté de la Toscane, expulsée de son couvent et réfugiée à la campagne, écrivait : " Pour l'amour de Dieu, mon Père, ne nous abandonnez pas ! Que le jeûne qui n'est pas commandé est dur ! je parle surtout du jeûne spirituel. Si nous pouvions avoir chaque jour la sainte Messe, nous nous consolierions, nous pourrions communier, et la paix du ciel nous fortifierait dans nos santés ; car nous sommes presque toutes malades. Mais nous manquons d'honoraires ! C'est pourquoi nous devons jeûner tous les jours, pour nous procurer une sainte Messe, au moins les jours de fête. C'est la plus cuisante de nos privations."

Le même jour, cette autre lettre nous est venue de l'Ombrie : " Nous sommes réduites à la dernière extrémité. Jusqu'ici nos privations étaient sans nombre : aujourd'hui nous voilà au bout de nos ressources. Nous ne pouvons plus subsister. Que faire ! "

Le 17, l'on nous écrivait d'une autre communauté : " Mon Père, ne nous refusez pas quelques secours : notre misère n'a fait que grandir. Pour l'amour d'un Dieu fait homme, portez votre charité à l'excès ; venez à l'aide d'une Supérieure qui ne sait plus comment conserver en vie ses pauvres sœurs."

Le 17 encore, des Romagnes arrivait cette supplication d'une Supérieure : " Père, Père, ne m'abandonnez pas ; depuis plusieurs semaines quatre de mes religieuses infirmes exigent des soins particuliers et continuels, par suite de l'extrême fai-

blesse à laquelle je les vois réduites. Imaginez-vous les angoisses que j'éprouve, en me voyant impuissante à leur procurer les remèdes, les aliments, dont elles ont un besoin absolu. Que faire? Tout me manque, après avoir épuisé toutes mes ressources, tous mes moyens les uns après les autres."

La colonisation dans l'Ouest canadien

Au cours d'un excellent article sur la colonisation dans l'Ouest canadien, par M. l'abbé D. Guérin, nous lisons ce qui suit :

" J'ai entendu bien des conférences, j'en donne moi-même sur la colonisation, et je puis affirmer que toujours l'on s'applique à ne dire que la stricte vérité, conformément à la recommandation faite par N.N.S.S. les archevêques et évêques, dans une lettre collective de 1871. Nous nous bornons à inviter ceux des nôtres qui n'aiment pas à défricher, et qui pourtant doivent quitter la paroisse qu'ils habitent, à prendre le chemin des riches prairies de l'Ouest, de préférence à celui de nos villes et des centres manufacturiers de la Nouvelle-Angleterre. Nous exhortons vivement tous ceux qui peuvent vivre ici à y rester, et nous avons le soin de rappeler que là-bas comme partout, il faut, pour réussir, du travail, du courage, de l'économie et des sacrifices répétés. . . . "

" Manitoba compte à l'heure actuelle 25,000 catholiques; 46 églises ou chapelles desservies régulièrement; 50 postes visités par des missionnaires; 34 prêtres séculiers, 47 religieux 6 communautés d'hommes, 7 communautés de femmes, dont 6 vouées à l'enseignement. Une citadelle gardée par de pareils défenseurs peut être attaquée: elle ne se rend pas. Que l'on veuille se rappeler la situation de nos pères, lors de la conquête, abandonnés, sans ressources, sur une terre ruinée par de longues guerres et envahis de tout côté par des ennemis puissants. C'était le temps ou jamais de se décourager.

" Nous commençons pourtant alors à écrire les plus belles pages de notre histoire.

" Avec notre force d'expansion, notre vitalité, notre énergie ne pouvons-nous pas avec confiance continuer, dans les prairies de l'Ouest, la lutte glorieuse soutenue sur les bords du Saint-Laurent?

Les Religieux

“ L'expérience montre que les fidèles ont pour les religieux une estime et une confiance particulière.

“ Admettons que cette préférence est plus ou moins justifiée dans les cas particuliers ; mais, reconnaissons que, en principe, elle est un hommage rendu à la perfection, à la beauté surnaturelle des conseils évangéliques, dans la personne de ceux qui les mettent en pratique.

“ Cette préférence ne date pas de nos jours, elle a toujours existé, l'histoire ecclésiastique en fait foi.

“ Aux membres du Clergé qui seraient portés à prendre ombrage de cette préférence, Mgr Dupanloup dit avec raison.

“ Prenez les mêmes moyens que les réguliers, et les peuples ne feront pas de différence entre eux et vous... Associez-vous, comme les réguliers, et vous serez aussi forts qu'eux, plus utiles même au service de Dieu et des âmes, parce que les moyens d'action dont vous disposez dans vos paroisses, sont incomparablement plus grands (1).”

Un décret de la S.-C. des Rites

Quando cognati missam non fundatam cantari petunt in die anniversario alicujus defuncti ; an hæc missa cantari possit, non tantum in duplici minori, ut Saera Rituum Congregatio declaravit die 19 Junii 1700, sed etiam in duplici majori ?

Resp. Affirmative.

Decretum Cong. R., die 15 Junii 1881.

Promenade dans l'Alaska

La situation de l'Alaska permet de soupçonner ce que doit être son climat. Il est d'une rigueur proverbiale. Le thermomètre descend souvent jusqu'à 75^e Farenheit ou 60^e centigrade au-dessous de zéro. En hiver, c'est-à-dire pendant plus de six mois, la température s'élève rarement à zéro centigrade.

Si, en Canada, on trouve la température presque insupportable quand le thermomètre descend à 25° au-dessous de zéro, il est facile de comprendre combien doit être piquant un froid double et presque triple.

(1) *Les Etudes ecclésiastiques.*

Cependant l'hiver est précisément le temps où les missionnaires doivent se promener d'un village à l'autre sur un rayon parfois de 200 ou 300 milles, par des tempêtes qui rendent tout voyage impossible ou mortel. Il arrive que les guides ne savent plus comment s'orienter, que les chiens ne veulent plus avancer et alors le missionnaire n'a plus d'autre alternative que de se blottir dans la neige ou de se faire une habitation souterraine, en attendant le retour, non pas du soleil, qui passe souvent des semaines entières sans plus s'occuper de l'Alaska que s'il n'existait pas, mais un beau temps relatif. En pareille circonstance, il court deux chances sur cinq de geler sur place.

On sait qu'un voyage dans l'intérieur de l'Alaska ne se fait pas en chemin de fer, ni en bateau à vapeur, ni à cheval, ni même à pied. Il faut, comme au Labrador, un traîneau, un attelage de chiens esquimaux, et, par-dessus le marché, un guide qui court à l'avant pour indiquer la voie. Ce n'est pas tout. Le missionnaire doit emporter de quoi se nourrir pendant plusieurs semaines, une tente, sa chapelle, des couvertures et sa batterie de cuisine, ce qui représente un poids de plus de cent livres à ajouter au sien sur le traîneau.

On part, et ça va bien tant que ça ne va pas mal. A un moment donné tout l'attelage s'enchevêtre dans les cordes qui l'attachent au traîneau, et le missionnaire doit démêler l'écheveau, s'il veut aller plus loin. Ceci arrive peut-être septante fois sept fois. Tout à coup les chiens sentent la piste d'un gibier, alors, fidèles à leur instinct, et ne connaissant pas le prix du temps, ils s'élancent hors de la voie pour faire une partie de chasse. Quelquefois, quand le traîneau glisse rapidement, il se heurte soudain à un obstacle inaperçu, et alors missionnaire et traîneau font la culbute. Ce dernier accident ne compte pas si le traîneau n'est pas mis en pièces du même coup.

Il est sûr qu'on trouvera facilement un missionnaire pour bénir le premier chemin de fer qui sera construit dans l'Alaska et qu'il applaudira à ce progrès.

Il y a encore des dangers plus graves à redouter dans ces voyages.

Il est parfois nécessaire de passer sur la glace d'un fleuve, et il arrive que les amoncellements de glace rendent tout passage impossible. Il faut alors se frayer à coups de hache une route à travers cette muraille. Si la glace cède sous le traîneau, on

risque de prendre un bain forcé à une température qui n'est rien moins que tiède, ou bien, c'est la neige qui fond et ne permet pas au traîneau de glisser.

Tel est le mode de locomotion en hiver. En été, les voyages se font par eau, alors on fait usage du canot, ou ce qui est plus sûr, d'une grande barque, et parfois même d'un bateau plat.

Cependant les voyages par eau se font beaucoup plus commodément depuis que la fièvre de l'or a jeté dans cette région des milliers de personnes. Des Compagnies se sont organisées, et maintenant on peut parcourir en bateau à vapeur des distances considérables.

Avant peu les voyages d'hiver seront également améliorés, car il ne peut s'écouler un long temps avant que le gouvernement construise un chemin. Le principe est admis par tout le monde, mais ce qui retarde l'exécution de cet important projet, c'est qu'on ne s'entend pas sur la tracé, ni sur les frais. Cependant, un chemin de fer en cette région s'impose tellement que sa construction ne peut plus guère tarder.

Dans ces dernières années on a eu l'idée de recourir aux rennes pour faciliter les voyages en Alaska.

Le renne, comme l'on sait, est une espèce du genre cerf, qu'on ne trouve actuellement que dans les régions arctiques de l'Europe, de l'Asie, et de l'Amérique. Il vit à l'état sauvage au Spizberg, au Groënland, en Sibérie, en Laponie.

Le renne a été domestiqué en Sibérie, où il rend les plus grands services pour le transport, et aussi pour la nourriture et le vêtement des habitants de ces régions.

Au siècle dernier, il a été introduit en Islande, où on le trouve maintenant en troupeaux nombreux.

Vers 1890, le gouvernement américain se préoccupa du danger ou étaient les habitants de l'Alaska de périr, faute de nourriture suffisante, comme la chose était déjà arrivée. Pourquoi, se dit-on, ne serait-il pas la providence de l'Alaska, comme en Sibérie et en Laponie ? Les besoins sont les mêmes, les climats se ressemblent, et de plus, l'Alaska produit cette mousse dont le renne se nourrit. Il se procure cette nourriture, même quand elle est enfouie sous la neige, en grattant le sol avec ses pieds.

Un Mr Jackson, qui venait d'établir une école presbytérienne à la pointe Barrow, fut donc chargé d'importer un troupeau de

rennes de la Sibérie. Le troupeau ainsi importé, fut d'abord abandonné à lui-même dans une île où il passa l'hiver. Au printemps, on le trouva en bon état, et même devenu plus nombreux.

Il ne s'agissait plus dès lors que de former les indigènes de l'Alaska à l'élevage, au dressage et à l'emploi de ces utiles animaux. Pour cela, M. Jackson fut chargé encore d'amener des Lapons et des Sibériens expérimentés, pour apprendre aux habitants de l'Alaska tout ce qui est nécessaire à cet effet. Néanmoins, les rennes sont restés jusqu'à présent parqués à Port-Clarence, près du détroit de Behring, sans que l'Alaska en ait aucunement bénéficié, on ne sait pourquoi.

Il est certain que le renne l'emporte sur la gent canine par la force et l'agilité et par le peu de nourriture qui lui suffit, sans compter que sa peau fournit un excellent vêtement, et sa chair un mets qui n'est pas à dédaigner, surtout en temps de disette. En un mot, le renne pourrait être pour l'habitant des zones glaciales, ce qu'est le chameau pour le Bédouin de l'Orient.

Toutefois, la routine, les préjugés, les superstitions des Indiens opposeraient des obstacles sérieux, dont on ne viendrait à bout que par le temps et la persévérance.

On a offert, en 1895, au Préfet apostolique un certain nombre de rennes à importer ; mais il fallait aller les chercher bien loin et les distribuer à grands frais dans les diverses missions, et il crut devoir refuser.

L'avantage de ce nouveau mode de locomotion est maintenant reconnu, car l'expérience en a été faite.

Un missionnaire protestant, suédois d'origine, passant par Juneau au commencement de mai 1897, raconte comment il avait parcouru 1000 milles en " pulka " trainé par des rennes. Il était parti de Godovin-Bay pour Port-Clarence, afin d'amener l'unique docteur du district au chevet d'un enfant de l'école. Il avait à franchir une distance de 500 milles, aller et retour, à travers une région déserte et périlleuse. En dix jours, il accomplit le voyage avec un attelage de quatre rennes, et à temps pour que le docteur sauvât le malade. Ce fait démontre quel parti les missionnaires pourraient tirer de l'introduction des rennes en Alaska.

Le missionnaire suédois avait donc parcouru environ 1000 milles avec ces animaux, et n'hésitait pas à déclarer que l'introduction du renne en Alaska était un fait accompli.

Il est démontré que les rennes peuvent aisément faire 30 à 50 milles en un jour. Il n'est pas nécessaire d'emporter avec soi leur nourriture, qu'ils trouvent partout abondamment. Chaque renne porte facilement un fardeau de 50 livres. Ils sont capables de traîner une plus lourde charge que les chiens, et un seul homme peut en conduire davantage, tout en restant assis dans son traîneau. De son pulka, il guide son renne en avant, tandis qu'un autre renne suit attaché derrière le traîneau et traînant un bagage de 200 livres; et un troisième peut être mis à la suite avec un bagage semblable.

Un seul homme arrive ainsi, dit-on, à conduire jusqu'à dix rennes, par monts et par vaux. En pareil cas, on tâche de se pourvoir d'un renne attaché à l'arrière du convoi pour servir comme de frein. Aux campements, on détèle les rennes et on les laisse paître dans le voisinage en toute liberté — quand ils ne sont pas vicieux. Puis, au départ, sur un signe, ils viennent volontiers reprendre le harnais.

Il est impossible d'énumérer tous les avantages que ces animaux sont appelés à rendre à l'Alaska, quand ils y seront répandus en grand nombre.

On s'attend qu'en 1900, les rennes feront le service de la malle dans tout l'intérieur de l'Alaska; et comme le chemin de fer projeté pourrait longtemps rester à l'état de projet, le gouvernement canadien devrait suivre l'exemple du gouvernement américain et introduire les rennes dans le Yukon.

(A suivre).

Le transformisme

Le *transformisme* n'est point par lui-même une doctrine opposée à la foi. C'est une hypothèse émise, il y a quarante ans, par un savant anglais nommé Darwin. Il consiste à supposer que les différentes espèces de végétaux et d'animaux dérivent les uns des autres, les plus parfaites sortant des moins parfaites par des transformations successives. Scientifiquement, cette hypothèse n'est pas prouvée; elle a même contre elle l'expérience des faits et l'autorité des meilleurs naturalistes. Dogmatiquement, et en la limitant aux espèces inférieures à l'homme, elle n'est pas contraire à la révélation.

Le Courrier du Livre

Nous accusons réception de la livraison d'avril du *Courrier du Livre*. C'est la dernière livraison de la troisième année.

Cette livraison renferme la suite de la *Bataille de Château-guay*, par M. Benjamin Sulte, la continuation des *Notes Historiques sur Saint Thomas de Montmagny*, par M. Raoul Renault, et un article de M. N.-E. Dionne, sur la taxe imposée en 1808 pour subvenir aux frais de réparations du Château Saint-Louis. Cette livraison renferme en outre trois magnifiques portraits : de Salaberry, Sir J.-A. Chapleau et Mgr Lafleche.

Abonnement : \$3.00 par année. Raoul Renault, éditeur Québec.

A l'Index

Viennent d'être mises à l'index les brochures : "Le catholicisme comme principe du progrès," "Le temps nouveau et la foi antique," par le Dr Sciell, professeur à la Faculté de théologie catholique de Würsbourg, et le docteur de l'Américanisme en Allemagne.

Ont également été mises à l'index du même auteur : *Dogmatique catholique*, 6 vol., *La vérité divine du christianisme* 4 vol. L'auteur s'est soumis.

Calendrier

16	DIM	b	II après Pâques. Sol. de l'Annonciation. <i>Kyr.</i> roy. II Vép.,
17	Lundi	tr	S. Anicet, pape et matyr. [mém. du dim. seulement].
18	Mardi	†b	} De la férie.
19	Merccr.	†b	
20	Jcudi	†b	Du S. Sacrement.
21	Vcnd.	b	S. Anselme, év. et doct.
22	Samd.	tr	SS. Soter et Caius, papes et martyrs.

Memento hebdomadaire

QUÉBEC. — Les Quarante-Heures auront lieu au couvent de St-Anselme, le 17 ; à Sillery, le 19 ; au couvent de Ste-Anne de Beauuré, le 21.